

## Un mélange de Francis Veber et de Dino Risi

PAR OLIVIER POURRIOL

Intouchable... comme le sujet de cette comédie qui commence comme un film de Jacques Audiard. Musique à la Desplat, tragique et implacable, course-poursuite avec des flics prêts à abattre un Mesrine noir de banlieue, et puis... surprise, retournement : grâce à la présence d'un tétraplégique et de son fauteuil magique, la bavure possible se métamorphose en canular émouvant. Le film noir devient comédie blanche. Une comédie suppose toujours un rapport électrique entre deux êtres aussi éloignés que possible : d'un côté, un tétraplégique plein de pognon, de l'autre, un Black de banlieue fauché, réunis par un improbable « *parce que c'était lui,*

*parce que c'était moi* », secret de toutes les grandes amitiés. Entre les deux le courant passe. Chacun est lassé de son environnement, le Black aussi pétrifié socialement que le tétra l'est organiquement. Le premier a un corps valide qui lui ferme les portes, l'autre, un corps invalide qui trouve désormais closes toutes les portes que lui ouvrait l'argent sont désormais. Handicap physique contre handicap social, chacun sa prison. A partir de ce précepte minimal, le film se déroule sans surprise, avec la nécessité d'une démonstration mathématique. Chacun se nourrit de l'autre. Deux victimes de stéréotypes passent outre et font alliance par-delà leur propre

image, sans jamais être dupes de l'intérêt de l'autre. Bizarrement, c'est un film kantien. On se trompe toujours en citant Kant. Pour être moral, il faudrait être désintéressé. C'est faux. Kant dit en réalité : est moral l'acte qui ne prend jamais l'autre seulement comme moyen, mais toujours aussi comme fin. L'acte moral est intéressé, mais pas seulement. Mon ami m'est toujours d'abord utile et, par surcroît, il n'est pas que ça. Alors, oui, le rire est ici parfois facile quand l'art officiel, qu'il soit classique ou contemporain, est moqué par la verve volontairement inculte d'un Omar jamais très loin de son Fred, mais le fond de l'affaire, c'est l'échange auquel

on assiste, entre un art reconnu, officiel, muséifié, pétrifié, lui-même tétraplégique, et une pulsion comique irrespectueuse, pleine de vitalité. C'est un film où flotte le souvenir de *Parfum de femme*, où un Vittorio Gassman aveugle apprenait la vie à son jeune valet en le tyrannisant, ou encore du *Fanfaron*, où le même Gassman, séducteur sans scrupule, bouleversait la vie du trop sage étudiant Trintignant. François Cluzet et Omar Sy forment un duo qui voudrait mêler la comédie « à la française » de Francis Veber, elle-même nourrie de comédie américaine, et la comédie à l'italienne de Dino Risi, adaptée à la France d'aujourd'hui. L'énergie est là, et la promesse est belle. ■

## Non au tombereau de vanes exténuantes

PAR DANIEL HEYMANN

Intouchables, d'Eric Toledano et Olivier Nakache, est intouchable. Porté, emporté par ses slogans rédempteurs, « la comédie sur le handicap », « le film qui rend meilleur », *Intouchables* a réuni 1 732 190 spectateurs en cinq jours. Allez, riez. Mais si, vous en avez le droit, le paralysé tombe en avant quand il n'est pas sanglé sur son fauteuil roulant ? Désopilant. Onction critique, bénédiction publique, la messe est dite. Un carton dès le générique prévient :

« *Inspiré de faits réels.* » En serre-livres, à la fin, quelques images du « vrai » tétraplégique, Philippe Pozzo di Borgo, et de son « vrai » auxiliaire de vie - pas noir mais beur, enfin, ne chipotons pas - font de vous des otages de la vérité révélée et, à la moindre résistance exprimée, des impies sans cœur. Philippe, l'infirme milliardaire (François Cluzet), immobile depuis une chute en parapente, et Driss, le lascar agité des cités (Omar Sy), à peine sorti de prison : couple antagoniste s'il en est,

et ressort éprouvé de la comédie, comme on sait. Le second rend donc le goût de vivre au premier, grâce à la totale absence de compassion que son état lui inspire, grâce à ses manières naturelles et brutales de le traiter non comme un objet mais comme un homme, entier. Alors, si l'on dit oui au fond du film, on ose, avec une ferveur iconoclaste, et Dieu sait à contre-courant, dire non à sa forme. Non au tombereau de vanes exténuantes déferlant en avalanche, (le déjà fameux « *Pas de bras, pas de chocolat* »). Non également aux

tonnes de clichés embarrassants déversées au bulldozer. Chez le riche, musique classique *ad nauseam* et toiles abstraites grotesques, forcément. La banlieue d'origine de Driss ? Un cloaque aux murs tagués où s'entassent des hordes d'enfants mal mouchés, la maman, femme de ménage inculte, prend un œuf de Fabergé pour un Kinder surprise (LOL), le petit frère est dealer. Forcément. Dans cette histoire, François Cluzet, grand corps inanimé, et Omar Sy, grand corps survolté, sont, par ailleurs, irréprochables. ■

